



Selon que vous soyez vainqueur ou vaincu...

Quand, le 11 novembre 1918, à 11h00 du matin, un clairon sonna le « *Cessez-le-feu* », repris immédiatement par tous les clairons, français et alliés, présents sur le front, il est difficile d'imaginer l'intensité des sentiments qui ont pu animer nos soldats et tous leurs compagnons d'armes, et quelques heures plus tard, l'ensemble du peuple français.

Le premier sentiment qui a envahi tout le front et le cœur de chaque combattant, quel que soit son grade, est certainement la joie et surtout la fierté ! On a gagné ! Après quatre ans de combat, qui resteront dans les annales de notre histoire, parmi les plus durs, le succès est là ! Après les dernières offensives allemandes du printemps 1918, qui ont vu, pour la première fois, Paris être bombardé par l'artillerie allemande, la victoire est française ! Si l'on se souvient de ce vers de Corneille : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! », on peut alors imaginer l'immense gloire qui va envahir les rangs de nos armées ! N'oublions pas le départ sur le front, en août 14, immortalisé par la fresque de la gare de l'Est ; tous les conscrits sont partis pour une guerre courte, fraîche et joyeuse, alors qu'elle fut longue, dure et lugubre ! Quand on a frôlé de si peu la défaite, quand le pays, à un moment donné, a pu douter de la victoire, elle n'en devient que plus belle !

Le deuxième sentiment, qui a animé le cœur des soldats et peut-être encore plus celui de la nation française, est le soulagement. Enfin, c'est fini ! Pour les Poilus, c'est la fin des longues nuits de veille, des déluges d'artillerie, des assauts dans le matin blafard, des attentes dans les tranchées boueuses, au milieu des rats et des morts. C'est la fin des camarades tués, disparus ou agonisants sans qu'aucun secours ne soit possible ! C'est la fin de la peur, de cette peur qui a hanté les jours et les nuits, qui a fait chair avec ceux qui étaient au front et qui ne les a pas quittés. C'est surtout la certitude que l'on reviendra du front, vivant et en bonne santé et que l'on retrouvera les siens. Mais le soulagement fut aussi, et peut-être même plus, celui de la population française ! Enfin, le maire ne viendra plus annoncer à une famille la mort d'un de ses enfants ! Enfin, la liste des tués ne s'allongera plus dans les villages ! Enfin, les mères et les épouses pourront dormir tranquillement, en attendant le retour de leur héros ! Enfin, le pays va vivre en paix !

Mais le troisième sentiment qui a animé, sans doute un peu plus tard, l'esprit de tout un peuple, est l'amertume ! Car la victoire fut amère, tant son prix fut lourd pour la France. Les 1 400 000 jeunes hommes, morts pour la France, les quelque 1 100 000 enfants, devenus orphelins, sans oublier les cinq millions de blessés ont laissé une plaie béante dans le corps et l'âme du pays ! La victoire fut amère, car près d'un quart de la France a été détruit par quatre ans de bombardements et doit être reconstruit. La victoire fut amère, car le prix de cette victoire fut payé au prix fort, et l'économie française ne s'en remettra jamais vraiment.

En revanche, on peut affirmer que les sentiments qui ont animé les soldats allemands étaient sans doute les mêmes, mais inversés, en ce sens que l'amertume fut certainement immense dans les rangs de l'armée du Kaiser ! Tous ces efforts, tous ces combats, tous ces sacrifices, tous ces morts pour rien ! Et pire que cela, le prix de la défaite fut lourd : la perte de l'Alsace et de la Lorraine, l'occupation d'une partie du pays, la dette de guerre à payer ! Quelle humiliation après ces années d'affrontements, alors que la victoire semblait acquise, ou du moins à portée de canon, au cours des dernières offensives du printemps 1918. Quel sentiment d'abandon pour ceux qui avaient gravé sur leur ceinturon « Gott mit uns » !

Mais, pour le peuple allemand, ce fut aussi un soulagement, car depuis quatre ans, il subissait les restrictions dues à une guerre totale contre la France ; comme les autres peuples, il a payé lourdement le prix du sang, celui des blessés pour toujours, celui des veuves et des orphelins ! Ils sont nombreux à avoir vu arriver cet armistice avec soulagement, car après quatre années de combat sur deux fronts, chacun n'eut qu'une hâte, c'est de voir les peuples se réconcilier et pouvoir, à nouveau, vivre dans un pays en paix, quel qu'en fût le prix !

Mais, au-delà de l'amertume, de l'humiliation et de la défaite, le soldat allemand pouvait aussi être fier des combats menés ! Il avait perdu, c'était incontestable, mais il avait perdu les armes à la main, après avoir fait face sur deux fronts à une coalition immense. Il n'avait pas de regret à avoir, car il avait été au bout de ses propres forces. Un peu comme aujourd'hui, dans notre armée, nous honorons toujours des soldats, qui ont été battus hier les armes à la main, mais qui ont été au bout de leur engagement en allant au bout de leur vie : Camerone, Sidi Brahim ou Bazeilles ! Nos adversaires d'hier n'eurent pas à rougir de tout ce qu'ils avaient accompli, enduré, gagné ou perdu !

Et puis, une fois que les armes se sont tues, un sentiment identique a dépassé les frontières et les horreurs des combats, c'est la « fraternité d'armes », qui finit par réunir les soldats des camps opposés, ne serait-ce que parce qu'ils ont enduré les mêmes épreuves...

Lary

Le général d'armée (2s) Bruno Dary
président de **La Saint-Cyrienne**